



ALAIN BENTOLILA

# Plaidoyer pour une langue juste

**"Élevé à la craie", selon son expression, par deux parents instituteurs, Alain BENTOLILA est un passionné de la langue et de son apprentissage. Normal pour un linguiste, direz-vous! Certes, mais ici, l'amoureux de la langue se double d'un universitaire soucieux des inégalités. Pour les combattre. Farouchement<sup>1</sup>.**

## Comment devient-on linguiste?

**Alain BENTOLILA:** J'ai d'abord fait des études d'anglais. Après mon agrégation, j'ai enseigné pendant un an au lycée de Chateauroux, mais j'ai rapidement eu envie d'autre chose. J'avais fait un peu de linguistique pendant mes études, et j'avais trouvé ça intéressant. Et puis, comme souvent, il y a eu une rencontre, en l'occurrence celle d'André MARTINET, un formidable linguiste, qui avait un amour de la langue exceptionnel. Il portait sa discipline de façon merveilleuse et très vivante.

## Qu'appellez-vous un professeur formidable?

**AB:** C'est quelqu'un qui ne fait pas de différence entre sa discipline et la vie. A. MARTINET nous transportait, à travers des choses assez arides parfois, vers les peuples qui parlaient les différentes langues étudiées, vers sa vie à lui aussi, ses goûts, ses envies... Il nous a fait partager toutes les questions qu'on pouvait se poser sur les inégalités entre les peuples, entre les

langues, celles qui étaient asservies par d'autres. J'ai adoré ça! Il faut dire que, dès l'école primaire, j'étais déjà très porté sur la grammaire. Ça m'a toujours passionné. Mon père, qui était mon instituteur de CM2, m'avait donné un goût de l'analyse logique que je n'ai jamais perdu.

## Quel plaisir peut-on trouver dans la grammaire?

**AB:** C'est cette idée de voir comment fonctionne la langue, tous les mécanismes qui se mettent en marche pour faire du sens. Ça m'a toujours fasciné. La grammaire, c'est une grande mise en scène. Et vous avez le pouvoir de faire bouger vos marionnettes comme vous voulez, de fabriquer des pièces de théâtre magnifiques, que d'autres vont reconnaître.

## Plutôt que d'être contraignante, la grammaire serait donc, pour vous, libératrice?

**AB:** Elle est libératrice et subversive, qui plus est. Elle vous permet de tout exprimer, et donc de dire des choses que personne ne dit. Prenez l'exemple

de Galilée. C'est la grammaire qui lui permet de dire un jour: *"La terre tourne autour du soleil"*. Imaginez une langue sans grammaire... C'est une langue où vous balancez les mots les uns après les autres, tous ensemble, sans ordonnancement et sans fonction des uns par rapport aux autres. Dans le cas de Galilée, il aurait pris ces trois mots: *terre - tourne - soleil*, et il les aurait jetés à la tête de ses juges en leur disant: *"Messieurs, faites donc du sens!"*. Évidemment, ils auraient mis le soleil comme sujet, parce que c'était ce qu'ils pensaient. La grammaire permet d'aller contre les idées reçues. C'est ce qui me permet de dire, par exemple, que les choux mangent les chèvres... Vous allez me dire que je délire! Cela n'empêche que j'aurai été compris comme je voulais l'être.

## L'ordre des mots, qui induit le sens, n'est pas le même pour toutes les langues. Est-ce que cela fait partie des inégalités dont vous parlez?

**AB:** Toutes les langues disent qui fait quoi, où, quand, comment. Sauf

qu'elles ne le disent pas toutes de la même façon. Les mécanismes qu'elles mettent en œuvre sont différents. Prenez la question du sujet. En français, il se pose devant le verbe. En latin, c'est une désinence casuelle, la marque du nominatif pour le sujet, l'accusatif pour le COD, etc. *Amo dominum* = j'aime le maître. *Dominus amat* = le maître aime. Comme il a déjà sa marque de sujet, on peut mettre le mot à la fin de la phrase. En français, si vous mettez le sujet à la fin de la phrase, il n'est plus sujet. Mais cela n'a pas d'incidence sur la manière de penser le monde. C'est juste une mécanique particulière.

### Quelle est la spécificité du regard du linguiste sur l'école?

**AB:** Les psychologues pensent que l'enfant acquiert le langage en grandissant. Le linguiste, lui, dira que c'est le langage qui fait grandir l'enfant. Le langage se transmet, il demande une interrelation très forte entre adulte et enfant. Ça ne se fait pas comme ça, ce n'est pas juste une question de programmation cérébrale. Quand un enfant apprend à parler, il fait implicitement toute l'analyse de sa langue. Un enfant de 6 ans a déjà fait l'analyse phonique, syntaxique et partiellement lexicale de sa langue. Il sait implicitement qu'il doit mettre le sujet avant le verbe, etc. Si vous lui demandez ce qu'est un sujet, il ne pourra pas l'expliquer, mais il le sait puisqu'il l'utilise.

La deuxième différence, c'est le fait que le linguiste met le principe de la communication au centre même des choses. Parler à quelqu'un qu'on ne connaît pas, c'est par là que tout commence. La langue est faite pour communiquer. Il y a aussi l'idée qu'il faut une langue commune, et que toute dispersion linguistique affaiblit notre force de communication et notre unité nationale. Comment peut-on parler d'unité nationale, alors que certains sont exclus de la communication linguistique?

### Vous êtes un linguiste "social"?

**AB:** Oui. Je suis un linguiste et je suis intéressé par les questions sociales. Le début de ma prise de conscience, à la fois sociale et politique, c'est l'Algérie et Haïti. C'est toute la question de l'exploitation, des inégalités, de la marginalisation. J'avais 15 ans

quand j'ai quitté l'Algérie. Il devenait difficile de garder une attitude convenable dans une situation très complexe. Quand j'ai vécu à Haïti, ce qui m'a marqué, c'était la misère du peuple, l'utilisation de la langue pour asservir les gens, l'analphabétisme terrible qui fait que les gens ne pouvaient pas se défendre. Tout ça a été formateur. Mai 68, je suis passé à côté sans faire très attention.

La question de l'illettrisme en France m'a également intéressé considérablement. Je milite pour une égalité, une équité de distribution du pouvoir linguistique. J'ai honte d'un pays où 12 à 15% de la population sont exclus, par le langage, de l'insertion sociale et de l'avenir professionnel. Je refuse de me laisser abuser par des originalités lexicales qui ne sont que l'écume des choses. Ce qui m'intéresse, c'est que ces jeunes des banlieues ont 500 mots, quand nous en avons 8000. Leurs mots ne fonctionnent que dans le ghetto et dès qu'ils en sortent, ils sont foutus. C'est scandaleux!

La pauvreté linguistique entraîne une marginalisation sociale, contre laquelle je suis. C'est tout le contraire d'être réactionnaire. Je suis pour une école qui tient son rôle, pour des maîtres qui utilisent une vraie langue, commune, forte, juste, parce que c'est le seul modèle que ces gamins auront et qui ne se galvaude pas en allant imiter le langage de la rue.

### Pour développer le vocabulaire des enfants, il faut donc des enseignants qui aient eux-mêmes un vocabulaire suffisant?

**AB:** Bien sûr. C'est essentiel! On a parfois aujourd'hui des instituteurs qui n'ont plus beaucoup de culture, qui sont moins intéressés par une culture "classique". Pour dire les choses bêtement, ils sont souvent plus du côté de la télé. ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN

TEXTE MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. Alain BENTOLILA a récemment donné deux conférences organisées par le Gai Savoir, respectivement aux Hautes Écoles Charlemagne à Liège et HENAM à Champion (cette dernière, avec la FOCEF Namur).

## IL L'A DIT...

*"Le pouvoir linguistique, ce n'est pas de bien parler, c'est être capable de porter sa pensée dans l'intelligence de quelqu'un d'autre, avec la volonté d'être compris au plus juste de nos intentions et de recevoir la pensée d'un autre avec bienveillance et vigilance"*

*"La valeur d'un texte ne dépend pas du statut de celui qui le produit"*

*"On ne dit pas n'importe quoi, même bien"*

*"La langue n'est pas faite pour dire des choses qu'on sait déjà à des gens qu'on connaît. Elle est faite pour parler à ceux qu'on n'aime pas"*

*"On ne déchiffre pas pour faire du bruit, mais pour interroger le dictionnaire mental de l'oral qu'on a dans la tête"*

## QU'AIMEZ-VOUS LIRE?

*"J'ai lu dix fois «Les cavaliers» de KESSEL. Je lis LÉVINAS, un peu Platon et Socrate, parce qu'un linguiste doit les lire. Mais j'adore les romans policiers! Autant j'ai de la patience dans l'écriture et l'analyse, autant, quand je lis, j'aime qu'il se passe des choses, que ça bouge, que ça aille vite. Je déteste lire des auteurs qui tournent autour d'eux-mêmes..."*

## À LIRE...

*De l'illettrisme en général et à l'école en particulier*, Plon, 1996.

*Le propre de l'homme: lire, parler, écrire*, Plon, 2000.

*Tout sur l'école*, Odile Jacob, 2004.

*Le Verbe contre la barbarie*, Odile Jacob, 2007.

*Urgence école: le droit d'apprendre, le devoir de transmettre*, Odile Jacob, 2007.

*Quelle école maternelle pour nos enfants?*, Odile Jacob, 2009.